

I – Euripide, *Médée*, 1-268

LA NOURRICE

Dépêchez-vous d'entrer dans la maison.
Évitez bien qu'elle vous voie,
évitez bien d'aller la saluer. Gardez-vous.
Farouche est l'humeur, terrible la nature
de ce cœur intraitable.

Allez, maintenant, rentrez bien vite.

(Les enfants rentrent avec le pédagogue.)

Sa plainte monte comme un nuage
d'où l'orage en fureur va sortir.

Jusqu'où va pouvoir se porter
cette âme superbe, implacable,
maintenant que l'affront l'a mordue ?

MÉDÉE *(à l'intérieur)*

J'ai reçu, malheureuse, j'ai reçu le coup,
et j'ai de quoi gémir. Enfants maudits
d'une mère qui n'est plus rien que haine,
puissiez-vous périr avec votre père
et toute la maison s'écrouler !

LA NOURRICE

Misère, misère de moi !

Comment peux-tu compter aux fils la faute de leur
père ?

Pourquoi les hais-tu ? Mes pauvres
enfants, je tremble que vous n'ayez à souffrir.

Les exigences des tyrans font peur.

Ils n'ont guère appris à fléchir, mais seulement à com-
mander.

Comment sauraient-ils dominer leurs colères ?

Mieux vaut s'accoutumer à vivre parmi des égaux.

Loin des grandeurs, puissé-je en paix vieillir !

Le seul nom du juste milieu porte en soi son éloge,
et dans la vie il se révèle ce qu'il y a de mieux pour
tous.

Car les dépassements n'amènent rien de bon.

Quand un dieu en colère s'en prend à un foyer,
la grandeur rend la chute plus profonde.

Le chœur des femmes de Corinthe entre dans l'orchestre (...)

PREMIER ÉPISODE

MÉDÉE

Femmes de Corinthe, je sors de chez moi pour que
vous n'ayez pas de reproche à me faire.

Il y a, je le sais, beaucoup de gens hautains : qu'ils
vivent à l'écart

ou qu'ils s'étalent en public. D'autres sont toute discrétion

mais on les blâme en les taxant de nonchalance.

(...)

Sur moi tombe aujourd'hui un coup inattendu qui me
brise et m'anéantit et qui m'enlève toute joie à vivre.
J'appelle la mort, mes amies.

Celui qui était tout pour moi, je ne le sais que trop,
s'est révélé le plus traître des hommes, et c'est mon
mari.

De tout ce qui respire et qui a conscience
il n'est rien qui soit plus à plaindre que nous, les
femmes.

D'abord nous devons faire enchère

et nous acheter un mari, qui sera maître de notre
corps,

malheur plus onéreux que le prix qui le paie.

Car notre plus grand risque est là : l'acquis est-il bon
ou mauvais ?

Se séparer de son mari, c'est se déshonorer,
et le refuser est interdit aux femmes.

Entrant dans un monde inconnu, dans de nouvelles
lois,

dont la maison natale n'a rien pu lui apprendre,
une fille doit deviner l'art d'en user avec son compa-
gnon de lit.

Si elle y parvient à grand-peine,
s'il accepte la vie commune en portant de bon cœur le
joug avec elle,

elle vivra digne d'envie. Sinon, la mort est préférable.

Car un homme, quand son foyer lui donne la nausée,

n'a qu'à s'en aller, pour dissiper son ennui,

vers un ami ou quelqu'un de son âge.

Nous ne pouvons tourner les yeux que vers un être
unique.

Et puis l'on dit que nous menons dans nos maisons

une vie sans danger, tandis qu'eux vont se battre !

Mauvaise raison : j'aimerais mieux monter trois fois en
ligne

que mettre au monde un seul enfant !

Mais à vrai dire, tout cela compte moins pour toi que
pour moi.

Tu es ici dans ta patrie, dans la maison de ton père,

ayant les plaisirs de la vie, des amis qui t'entourent.

Je suis seule, exilée, bonne à être insultée

par un mari qui m'a conquise en pays étranger,

Je n'ai mère, ni frère, ni parent,

qui me donne un refuge en ce présent naufrage.

Voici la seule grâce que de toi je voudrais obtenir :

s'il s'offre à mon esprit quelque moyen, quelque artifice

pour punir mon mari du mal qu'il me fait,

garde-moi le silence. Une femme s'effraie de tout,

lâche à la lutte et à la vue du fer ;

mais qu'on touche à son droit, à son lit,

elle ira plus loin que personne en son audace meur-
trière.

LE CORYPHÉE

Je te le promets. Tu as le droit de te venger de ton mari,

Médée, et je comprends que tu accuses le destin.

II – Sénèque, *Médée*, 129-170

MÉDÉE. – (...) Que tes propres crimes t'y exhortent ;
qu'ils te reviennent tous à l'esprit : l'illustre trésor de
notre royaume volé, le petit compagnon <de ma fuite >
dépecé par mon glaive de vierge impie, son cadavre jeté
devant son père, ce corps éparpillé dans les flots et les
membres du vieux Pélias cuits dans la chaudière
d'airain : que de fois, dans ma criminelle impiété ai-je
répandu un sang funeste ! Pourtant aucun de mes crimes
ne fut commis par haine : c'est mon amour infortuné qui
sévit ainsi. Mais cependant, que pouvait faire Jason sou-
mis au pouvoir et à la volonté d'autrui ? Il aurait dû por-
ter au-devant du glaive sa poitrine ; – ô mon ressenti-
ment, parle mieux, sois plus juste dans ta fureur.

Si cela est possible, que Jason vive pour être à moi comme il le fut : sinon, qu'il vive quand même et que, gardant le souvenir de mes bienfaits, il ne soit perdu que pour moi seule ! La faute retombe tout entière sur Créon qui, abusant de son sceptre, a rompu notre hymen, enlevé à mes enfants leur mère et détruit les liens fidèles qu'avaient resserrés étroitement ces gages : c'est lui seul qu'il faut frapper ; qu'il expie comme il le mérite. Je ferai de sa maison un immense monceau de cendres, et le noir tourbillon de fumée s'élançant de ses flammes sera vu du cap Malée qui impose aux navires de si longs détours.

LA NOURRICE. – Silence, je t'en conjure : cache tes plaintes et engloutis-les au fond de ton cœur plein de ressentiment. C'est lorsqu'on sait jusqu'au bout supporter avec patience et sans mot dire une grave blessure, que l'on se met en mesure d'y riposter : c'est la colère dissimulée qui est dangereuse ; les haines qui se déclarent ouvertement perdent le moyen de se venger.

MÉDÉE. – Légère est la rancune qui peut faire des calculs et se mettre en embuscade : les grands maux ne peuvent se cacher. J'ai décidé de marcher à l'attaque.

LA NOURRICE. – Arrête cet élan insensé, ô toi que j'ai nourrie : c'est tout juste si le silence et le calme peuvent te défendre.

MÉDÉE. – La fortune redoute les gens de cœur : elle accable les lâches.

LA NOURRICE. – Le courage n'est louable que lorsqu'il trouve l'occasion de se déployer.

MÉDÉE. – Le courage ne peut pas ne pas trouver cette occasion.

LA NOURRICE. – Mais il ne reste aucun espoir, aucun moyen de salut qui s'offre à ton infortune.

MÉDÉE. – C'est quand on n'a plus d'espoir qu'il ne faut désespérer de rien.

LA NOURRICE. – Iolchos est loin ; tu ne peux compter nullement sur la fidélité de ton époux et de toutes tes ressources il ne te reste plus rien !

MÉDÉE. – Il me reste Médée : et en elle tu vois et la mer et la terre et le fer et la flamme et les dieux et la foudre !

LA NOURRICE. – Le roi est redoutable.

MÉDÉE. – Mon père aussi fut roi.

LA NOURRICE. – Tu ne crains pas son armée ?

MÉDÉE. – Non, quand elle serait sortie de terre !

LA NOURRICE. – Tu mourras.

MÉDÉE. – J'en ai envie.

LA NOURRICE. – Enfuis-toi.

III - Euripide, *Médée*, 1311-1360

LE CORYPHÉE

Tes enfants, ton souci, sache-le, ne sont plus.

JASON

Où les a-t-elle tués ? Dans la maison ? Dehors ?

LE CORYPHÉE

Fais ouvrir les portes. Tu verras ce qui reste d'eux.

JASON

Tirez les verrous, serviteurs, faites vite,

enlevez les chevilles, que je voie mon double malheur, eux qui sont morts et elle que je vais punir.

Au-dessus de la maison apparaît dans un char traîné par des dragons ailés Médée ayant à côté d'elle les corps de ses enfants.

MÉDÉE

À quoi bon secouer ces portes et les faire sauter, pour découvrir deux corps et moi qui ai tout fait ?

Ne prends pas tant de peine. Si c'est moi que tu cherches,

me voici, parle. Mais jamais ta main ne me touchera.

Tu vois ce char. C'est le Soleil, père de mon père qui me le donne. Nul ennemi ne saurait m'y atteindre.

JASON

Ô maudite ! Ô la plus haïssable des femmes, en horreur aux dieux, à moi, au genre humain, toi qui as osé lever un couteau

contre ceux que tu mis au monde, et qui me tues en me les enlevant.

Quoi ? tu oses encore regarder le soleil en face, et la terre, ayant commis l'acte le plus abominable !

Que les dieux te détruisent ! J'ai toute ma raison à présent.

Le jour de ma folie fut celui où je t'enlevai de chez toi, de ton pays barbare,

pour t'amener dans une maison grecque qui devait en périr.

toi qui avais trahi ton père et la terre qui t'avait nourrie Le démon attaché à toi, les dieux l'ont lancé contre moi aussi,

à l'heure où devant ton foyer tu as tué ton frère, avant de monter dans l'Argo à la belle proue.

Tels furent tes commencements. Tu fus épousée par moi, oui par moi, tu me donnas des enfants

que tu as détruits dans ta jalousie de femme et d'amante.

Jamais il ne se fût trouvé de Grecque pour oser ce que tu osas, toi que j'ai préférée à toutes, épousant avec toi la haine et la ruine,

une lionne et non une femme,

plus sauvage que la Scylla du détroit tyrrhénien.

Je pourrais te lancer mille insultes,

elles ne mordraient pas sur toi, telle est ton arrogance.

Meurs donc, infâme, souillée du sang de tes enfants.

Il ne me reste plus qu'à pleurer sur mon sort.

Mon nouveau mariage, je n'en pourrai jouir.

Les enfants que j'avais engendrés, élevés,

je ne les ai plus devant moi vivants, je les ai perdus.

MÉDÉE

J'en aurais long à te répondre

si Zeus notre père ignorait

ce que j'ai fait pour toi et comment toi tu m'as traitée.

Tu n'allais pas, après m'avoir rejetée de ton lit,

passer une vie de plaisir à te moquer de moi,

ni davantage la princesse, et celui qui te la donna,

Créon, impunément, ne pouvait me chasser.

Cela dit, libre à toi de m'appeler lionne

et Scylla la Tyrrhénienne.

Je t'ai rendu, comme il se doit, coup pour coup, droit au cœur. (...)

IV - Sénèque, *Médée*, 978-1027 (fin)

(Tandis que Jason arrive avec des soldats et les exhorte, Médée, traînant avec elle son deuxième enfant, monte avec la nourrice sur son toit.)

JASON. — (...) Par ici, par ici, vaillante cohorte, soldats, portez tous vos traits et détruisez de fond en comble sa maison.

MÉDÉE (*du toit de sa maison*). — Désormais, j'ai recouvré mon sceptre ; mon frère, mon père et la toison du bélier d'or est rendue à la Colchide : j'ai retrouvé la patrie et la virginité que tu m'as ravies. Ô divinités enfin propices, ô jour de fête, ô jour d'hyménée ! Va-t'en ; le crime est consommé. La vengeance ne l'est pas encore : continue pendant que tes mains sont encore ardentes. Pourquoi hésiter à présent, mon âme ? pourquoi balancer alors que tu peux agir. Déjà ma colère est tombée. Je me repens de mon acte, j'en ai honte. Misérable, qu'ai-je fait ? Misérable ! Je me repens en vain, je l'ai fait ; — une intense volupté me pénètre malgré moi, et voici qu'elle s'accroît. Il ne me manquait plus pour l'achever que ta présence. Je compte pour rien tout ce que j'ai fait jusqu'ici ; tous les crimes que j'ai commis sans que tu les voies ont été faits en pure perte.

JASON (*aux soldats*). — La voici en personne qui se tient sur la terrasse de son toit et qui se penche : que quelqu'un y amène vivement du feu afin qu'elle tombe consumée par les flammes qu'elle a allumées.

MÉDÉE (*à Jason*). — Apprête, ô Jason, ces suprêmes honneurs du bûcher pour tes propres enfants et élève leur tertre funéraire : ton épouse et ton beau-père ont déjà reçu les obsèques dues aux défunts, c'est moi qui leur ai rendu <les devoirs de> la sépulture ; le fils que voici a déjà subi le trépas auquel il était voué ; quant à l'autre, c'est sous tes yeux que je vais de même le mettre à mort.

JASON (*à Médée*). — Par toutes les divinités, par notre fuite commune, par cet hymen qui ne fut pas rompu par mon infidélité, grâce pour mon fils. S'il y a un criminel, c'est moi : tu peux me faire périr : j'y consens : immole ma tête coupable.

MÉDÉE. — C'est à l'endroit où tu refuses d'être frappé, au point qui t'est douloureux que je plongerai mon glaive. Va maintenant, homme superbe, va rechercher le lit des vierges : abandonne celles que tu as rendues mères !

JASON. — Un seul meurtre suffit à mon châtement.

MÉDÉE. — Si un meurtre unique pouvait rassasier de vengeance mon bras, je n'en aurais point commis du tout. Et, même si je les tue tous deux ce sera encore trop peu pour mon ressentiment. Si quelque gage <de nos amours> se cache encore en mes <flancs> maternels, je fouillerai mes entrailles avec le glaive et mon fer l'en arrachera.

JASON. — Achève donc le forfait commencé ; je ne t'implore pas davantage ; épargne au moins à mon supplice les affres de l'attente.

MÉDÉE. — Jouis avec lenteur de ton crime : ne te hâte pas, ô mon ressentiment, ce jour est à moi : j'use du temps qu'on m'a accordé.

JASON. — Odieuse femme, tue-moi.

MÉDÉE. — Tu me demandes d'avoir pitié. (*Elle frappe le second enfant.*) C'est bien : c'en est fait. Je n'avais pas davantage, ô mon ressentiment, à te sacrifier. Lève ici tes yeux gonflés de larmes, ingrat Jason. Reconnais-tu ton épouse ? (*Elle s'est transfigurée. Un char ailé descend des nues.*) C'est ainsi que j'ai coutume de fuir. <Pour moi> s'est ouvert un chemin vers le ciel : ces deux serpents, attelés au joug, lui présentent leur cou écaillé. Tiens, reçois à présent tes fils, ô père. (*Elle lui jette les cadavres.*) Quant à moi, je vais être transportée dans les nues sur ce char ailé ! (*Elle monte avec la nourrice sur le char et disparaît dans les airs.*)

JASON. — Oui, va à travers les hautes régions du ciel supérieur attester qu'il n'y a point de dieux dans l'espace où tu t'élèves !

V - Laurent Gaudé, *Médée-Kali*, I

Je suis dans la maison.

Je vous attends,

Je me suis préparée,

Vous rentrez, essoufflés ;

Vous avez couru dans les collines de l'été,

La sueur mouille vos cheveux.

Vous demandez à boire.

Je vous verse moi-même de l'eau et vous souriez.

Vous vous blottissez contre moi, vous ne voyez pas, dans mes yeux, la détermination du couteau.

Vous vous blottissez comme des chiots sur les flancs de la chienne,

Demandant des baisers,

Cherchant la chaleur de ma bouche.

Je ne tremble pas.

Mes enfants ;

Vous jouez avec mes cheveux.

Vous vous chamaillez sur mon sein.

Je vous regarde comme une mère regarde ses enfants.

Je vous souris.

Je cherche de la main le couteau que j'ai aiguisé le matin.

Je vous prends alors dans mes bras,

Fort,

Comme nous le faisons parfois pour jouer.

Je serre

Et vous riez de cette étreinte, vous riez d'asphyxie.

Je serre encore.

Je glisse doucement le couteau sur la gorge du premier,

Et le sang coule, noir et épais, le long de ma main.

Le sang coule.

L'un de vous rit encore, je crois, à moins que ce ne soit moi.

Je vous tiens serrés.

Vous ne comprenez pas encore mais la peur vous saisit.

Vous voulez partir,

Vous voulez courir,

Je vous tiens contre moi.

Le deuxième d'entre vous, je lui sectionne le jarret,

Vos sangs se mêlent sur moi.

Il faut de la force pour vous empêcher de bouger.

Il faut de la force

Et j'en ai.

Vous êtes pâles maintenant,

Vous vous débattiez moins vigoureusement.
 Je sens les corps qui s'abandonnent,
 Qui deviennent plus lourds au fond des bras.
 j'ai les mains rouges
 Et je vous embrasse doucement.
 Je fais glisser mes lèvres sur vos plaies,
 Le sang est tiède et me coule entre les dents.
 Je ne veux pas que vous ayez mal.
 Vous sentez la langue de votre mère qui vous lèche la
 vie.
 Je suis une chienne.
 Vous ne bougez plus.
 Mon visage est couvert de sang.
 Je vous bois, je vous enlace, je vous lèche doucement.
 Je ne tremble pas,
 Je vous aime,
 Mes enfants,
 Je vous aime et vous tiens fermement.
 Vous êtes lourds maintenant et inertes.
 Le sang continue à couler.
 Il y a tant de sang en vous.
 Mes enfants,
 Vous n'êtes plus,
 Mes enfants.
 Ils vous ont enterrés comme des Grecs,
 Avec la vanité du marbre.
 C'est pour cela que je reviens.
 Je veux vous extraire de la terre froide de votre père
 Et vous confier aux flammes du bûcher.
 Votre mère est là,
 La chienne,
 L'étrangère.
 Je vous aime.
 Tout doit disparaître.
 Les ossements, les stèles,
 Tout doit disparaître.
 Je veux que Jason pleure sur un tombeau vide.
 Mes enfants,
 Je suis enragée.
 Le châtement n'est pas encore complet.
 Je ne vous laisserai pas dans cette terre.
 Je ne vous laisserai pas si près de votre père.

Une chienne,
 Veillant sur son homme.
 À nouveau,
 Je veux,
 Une fois,
 Et mourir après cela.
 Ce que j'aurais fait pour toi,
 Pour être à un homme comme toi
 Et pouvoir, la nuit, dans ta couche, caresser tes lèvres.
 Je suis belle.
 Je suis Médée Kali.
 Je sais danser, et je le ferai pour toi.
 Avec ces grelots à mes chevilles, ces bracelets à mes
 poignets,
 Avec mes longues nattes lourdes de bijoux,
 Je vais faire crépiter le sol sous mes pas.
 Laisse-toi envoûter, Persée,
 Je veux danser pour toi.
 Regarde,
 Les arabesques de mes bras,
 Mes déhanchements de serpent,
 Regarde,
 Tu seras le dernier homme à voir Médée danser.
 J'agripperai le ciel et l'enroulerai autour de moi.
 Je fendrai la terre,
 N'obéissant qu'au rythme des tablas, je sourirai sans te
 quitter des yeux.
 La nuit résonnera du cliquetis de mes bracelets.
 Nous serons seuls.
 Je ferai brûler l'herbe sous mes pieds.
 Nous serons seuls.
 Je te sentirai là, beau et attentif.
 Je vais danser pour toi, Persée,
 Et lorsque je m'arrêterai,
 D'un coup,
 Face à toi,
 Ruisselante de sueur,
 Souriante à la nuit,
 Ne tremble pas.
 Lorsque je m'arrêterai,
 Il n'y aura que toi et moi,
 Face à face,
 Et tu me décapiteras.

VI - Laurent Gaudé, *Médée-Kali*, IX

Laisse-moi te regarder.
 Mes yeux ont faim.
 Nous sommes si près.
 Tu es immobile.
 Je vois les muscles de ton visage qui tressaillent. Vivant.
 Un homme vivant.
 Pour la première fois.
 Je suis sans arme devant toi.
 Tu es bien plus fort que moi.
 Me trouves-tu belle, Persée ?
 Persée.
 Je ne connais plus que ce nom-là.
 Oui.
 Je veux.
 Dans ta bouche.
 Sur tes lèvres.
 À nouveau,

- (I-II) Y a-t-il un doute sur ce que va faire Médée chez Euripide ? Et chez Sénèque ? Quel est le motif principal qui motive Médée dans chaque pièce ?
- (III-IV) Que recherche Médée en particulier à cet instant chez Euripide ? Et chez Sénèque ?
- (IV-V) Quelle différence y a-t-il dans le meurtre des enfants entre Sénèque et Laurent Gaudé ? Quel portrait psychologique de Médée peut-on dégager de chaque scène ?
- (V, VI) Quel point de contact y a-t-il entre ces deux textes ?
- (VI) Quelle transformation le mythe subit-il ici ? Et à quoi peut-on assimiler les derniers mots du personnage ?